

cette politique, tandis qu'ils n'ont pu encore en arriver là. En consultant les rapports officiels du Commerce et de la Navigation du Canada, l'on voit quelle a été la marche ascendante de notre commerce avec la mère patrie et l'on en vient forcément à conclure que le mérite de cette augmentation considérable dans notre commerce d'exportation revient uniquement à ce système de politique douanière de préférence. On dira, je le sais, que cette augmentation ne concerne que les produits alimentaires et qu'elle n'est guère perceptible en ce qui regarde les produits manufacturés ordinaires. Mais, M. l'Orateur, il ne faut pas oublier que notre industrie est encore dans l'enfance, et que si nous sommes en mesure de concurrencer les produits américains sur le marché anglais, rien ne s'oppose à notre succès en d'autres matières, parce que les prix et la qualité de nos produits peuvent soutenir la concurrence de nos voisins.

Il n'y a pas encore bien longtemps que l'idéal de certains de nos plus importants concitoyens était de faire du Canada une sorte de vaste entrepôt de matières brutes qui aurait servi à l'approvisionnement des autres nations. Il y eut des hommes qui crurent que c'était là la meilleure situation qui pût nous être faite. Mais cette théorie ne tient plus debout aujourd'hui : la force du progrès nous contraint d'adopter des vues diamétralement opposées.

Quelques VOIX : Très bien ! très bien !

M. GUTHRIE : Je suis heureux de voir que la gauche tombe enfin d'accord avec nous. Oui, c'est reconnu, l'exportation de la farine, du bois de charpente et du papier est plus profitable au pays que celle du blé, du bois en grume et de la pulpe.

Quelques VOIX : Très bien !

M. GUTHRIE : Et le ministère actuel ayant assuré à ces produits-là une cote avantageuse et un écoulement facile en Angleterre, l'avenir va nous voir en meilleure situation que nous ne l'aurons jamais été.

J'ai l'honneur de représenter le comté de Wellington ; il est situé dans cette partie du Canada où on se livre surtout à l'élevage, industrie éminemment susceptible de répandre ses bienfaits non seulement dans l'endroit où elle s'exerce mais dans tout le pays.

Bien que, en Angleterre, le bœuf préparé vaille un peu moins que le bétail vivant, il rapporte plus en définitive ; c'est ce qui a été péremptoirement démontré aux États-Unis. Il est donc temps qu'on vienne demander à la députation de travailler à substituer l'exportation du bœuf préparé à celle du bétail vivant. L'abattage dans nos limites réservera de l'emploi et des gages à nos compatriotes et nous permettra de soumettre à l'action des procédés modernes ces parties de l'animal considérées jusqu'à présent comme de simples rebuts, et de leur donner une valeur marchande ; puis, notre mar-

chandise pesant moins et occupant moins d'espace dans les steamers, nous épargnera des frais de transport. Ainsi, d'après le système actuel, le bétail n'étant dépouillé que lorsqu'il est rendu en Angleterre, nombre de peaux vertes reviennent à nos tanneries où elles sont réduites en cuir, pour repasser encore une fois l'Atlantique. Si l'abattage se faisait ici, ces peaux-là ne subiraient qu'une traversée au lieu de trois.

Le grand projet dont je viens de parler, la législature d'Ontario s'occupe de le réaliser, et c'est fort heureux ; mais il intéresse à un si haut point le Canada tout entier, que le parlement devrait, lui aussi, il me semble, travailler à l'établissement et à la consolidation de cette nouvelle industrie.

Le temps que je voulais consacrer à ces quelques remarques est expiré, mais je serais un grand coupable si j'allais reprendre mon siège sans faire tout particulièrement allusion à un certain passage du discours du trône. M. l'Orateur, au Canada, l'orgueil national ne fait pas défaut. Les Canadiens sont fiers de leur pays et fiers d'eux-mêmes ; ils sont pleins de cœur, pleins d'intelligence et de force, et ils valent tout autant que n'importe quelle nation. Cela, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils le savent, mais ceux de leurs soldats qui ont pris part à la terrible guerre sud-africaine viennent de le démontrer au reste du monde par leur noble conduite. L'invincible endurance, la bravoure, la détermination, l'intelligence dont ils ont fait preuve sur le champ de bataille leur ont valu les éloges des officiers supérieurs de l'armée anglaise. Dire que le Canada est fier de ses soldats d'Afrique, c'est, en vérité, bien trop peu dire. Nous avons suivi avec la plus minutieuse attention leurs mouvements de chaque jour, et chaque jour a vu grandir notre orgueil à leur sujet. Notre honneur, cet honneur si intact et si pur qu'ils avaient charge de défendre, ils l'ont vaillamment défendu, au prix de tous les sacrifices et ils nous l'ont même rendu plus cher et plus précieux.

M. l'Orateur, nous voici à l'aurore d'un siècle nouveau, le recensement qui va se faire cette année comprendra non seulement le chiffre de notre population, mais aussi l'inventaire de notre fortune et de notre progrès. Or, les développements qui se sont opérés dans toutes les parties du pays depuis quelques années nous donnent lieu de croire que le recensement va accuser un état de choses tout à fait satisfaisant. Nous sommes également heureux et fiers de voir que l'émigration de nos compatriotes aux États-Unis, si active il y a quelques années, a cessé, et cessé pour toujours, nous l'espérons ; le déplacement de la population entre les États-Unis et le Canada est aujourd'hui normal et n'a plus rien qui soit de nature à nous inquiéter. Certes, M. l'Orateur, dès cette première année du vingtième siècle, vivant comme ils vivent, au sein de la paix et de la prospérité, et sans avoir lieu de redouter que le moindre nuage vienne voiler l'horizon de leur avenir, les Canadiens peu-